



# Turbulences vidéo

revue trimestrielle #44 - juillet 2004 - 5 €



# Cinq après sa diffusion en France, le "cyberfilm"

de Lynn Hershman Leeson, *Ada*, était enfin présenté au Japon.

Pour ceux qui l'auraient oublié, ou n'auraient jamais eu l'occasion de le voir, le scénario s'inspirait de la vie d'Ada Lovelace, fille du poète Lord Byron ; Ada aura inventé au 19<sup>e</sup> siècle le premier langage informatique. Dans le film, une informati-  
cienne contemporaine tente de la ressusciter en utilisant la réalité virtuelle...

Le film fut projeté dans une petite salle d'art et d'essai à Tokyo, THE UPLINK FILM  
FACTORY, également distributeur du film de Marina de Van, *Dans Ma Peau*. Lynn  
Hershman-Leeson était de passage au Japon, rappelant que son chef-opérateur sur  
cette production d'un million de dollars se nommait Hiro Narita. Et qu'elle avait repris  
dans une vidéo la célèbre performance *Cut piece* de Yoko Ono.

## Not dead yet

par Stephen Sarrazin

Je n'avais pas vu Lynn depuis au moins  
trois ans, et je ne constatais aucun change-  
ment, même coiffure, même lunettes  
fumées, vêtements amples, et cette force d'ar-  
gumentation qui s'exprime avec un sourire  
soulignant, durant sa conférence de presse,  
qu'elle est ici pour donner une conférence  
plutôt que de répondre à des questions.  
J'avais par contre eu l'occasion de voir des  
travaux ultérieurs à *Ada*, toujours empreints  
de ce cyberféminisme qui avait caractérisé son  
œuvre des années 90, depuis son arrivée dans  
la vidéo avec le superbe *Longshot*, après  
un long parcours dans la performance et  
la photographie. *Ada* m'a toujours fait penser  
à un film qu'Alain Resnais aurait tourné si  
la vidéo numérique l'avait attiré (*Ada* a un peu  
du charme de *Providance*).

Un peu comme Antonioni tournant en  
vidéo son *Aigle à 2 Têtes*. Les comédiens prin-  
cipaux, Tilda Swinton, (Orlando, mais aussi la  
muse de Derek Jarman), Karen Black (égérie  
barje des années 70) et le mythique Timothy  
Leary (disparu depuis) évoluent dans des  
décors virtuels, et il y a cinq ans, jouer du passé  
en passant par le numérique posait des  
questions théoriques intéressantes. Des ques-  
tions que la technologie ne se pose pas. En  
tant que film présenté au Japon en 2003,  
*Ada* existait aux côtés de *Matrix Reloaded*, de  
jeux Playstation, de séries animées ou même  
de *L'Anglaise et le Duc* d'Eric Rohmer. Le film  
eut du mal à rencontrer un public. Regrettable  
par ailleurs que des espaces de Tokyo tels  
qu'IMAGE FORUM, ou que le ICC CENTER n'aient pas  
organisé de rétrospectives de ses vidéos.



*Suicide*, vidéo & film, 70', Shelly Silver, 2003.

Cependant, il faut reconnaître que des lieux comme le ICC CENTER poursuivent une réflexion sur les œuvres de l'avenir, les prochaines articulations de l'art & la technologie. Ce même enjeu s'adresse inévitablement à Lynn Hershman-Leeson, qui contribua au développement de cette nouvelle esthétique, de ces nouveaux concepts issus de San Francisco. Existe-t-il encore un monde post-cyber à représenter pour ces artistes?

Autre artiste incontournable de la vidéo américaine, Shelly Silver m'envoyait cet automne sa dernière vidéo, *Suicide*, projeté tout d'abord au NEW YORK FILM & VIDEO FESTIVAL, et qui a depuis circulé dans les festivals internationaux. Une fiction, une suite de micro-fictions, d'une durée de 73 minutes, *Suicide* est sa vidéo narrative la plus importante depuis l'ex-

traordinaire *The houses that are left*, réalisé au début des années 90, qui eut une influence déterminante sur le montage son /vidéo / graphisme et mélange cinéma & vidéo. Mais Silver a toujours été éprise de récits. Artiste exemplaire, indépendante, sans compromis, cette new yorkaise qui enseigne la vidéo, accumule les prix, les subventions, enchaîne les résidences internationales mène une œuvre forte, légère sur le terrain de l'économie, une œuvre dans laquelle elle se fait enfin de plus en plus présente. Au contraire de notre amie Lynn Hershman, Shelly Silver demeura des années durant maladivement timide face à la caméra. Angoisses dépassées, elle est le personnage de ce merveilleux *Suicide*, tourné entre New York, Costa Rica, le Japon...

Pendant les années 90, Silver alternait les pièces courtes avec des vidéos d'une durée de plus d'une heure, en particulier deux documentaires de création, *East/West*, tourné lors d'une résidence à Berlin dans lequel elle interrogeait les citoyens réconciliés de cette ville sur leur passé, leur destin, l'histoire, et *37 Stories About Leaving Home*, portrait de femmes japonaises, fille/mère/grand-mère de mêmes familles, dans lequel elle continuait de croiser fiction et documentaire, s'appuyant sur un conte folklorique nippon d'une mère qui sauve sa fille d'un démon le jour de son mariage. Elle reprendra ce modèle, cette fois un conte juif, dans son installation *Rooster*, présentée à Yokohama en 2002. Dans *Suicide*, Shelly Silver est l'héroïne de 37 histoires, sinon plus, sillonnant le monde, se posant la question d'où se poser / comment arrêter / avec qui recommencer / et faire quoi ?

Pas d'équipe de tournage, que Silver et sa caméra DV, puis Final Cut et Pro Tools chez elle à New York, et une énorme travail d'écriture, créer les récits après les images. Car presque tout *Suicide* nous est raconté en voix-off. Par un personnage qui s'imagine des histoires, qui en invente pour les gens qu'elle croise, à la manière des romans d'Emmanuelle Bernheim, ou de Régis Jauffret (quoique la folie de Silver soit d'une toute autre douceur). Silver navigue entre amertume et tendresse dans cet auto-portrait de sa propre solitude; elle voyage seule, aborde des gens dans la rue, se filme dans la glace de chambres d'hôtels, nue, en attente. Et comme toujours chez elle, montage méticuleux, inventif, entre parole et image, ellipse et accélération, ralenti et spontanéité qui révèle également sa maîtrise de la caméra. Shelly Silver est une artiste vidéo qui comprend aussi ce qu'est la mise en scène et ce qu'elle constitue sur le plan technique: prises de vue / de son / montage & post-production. Le refus de dire non à la forme.

Shelly Silver vient au Japon pratiquement chaque année, y tourner parfois pour d'autres réalisateurs, ou pour y présenter son travail. Les occasions de nous revoir ne manquent pas. Son attachement à ce pays rend *Suicide* d'autant plus émouvant : la dernière séquence nous montre Silver dans un bus, dans un petit coin du Kansai, se dirigeant vers un temple. Elle croise 3 petites écolières, des enfants, pas des lycéennes Lolita. Elles feront le chemin ensemble vers le temple. Le moment de la séparation devenait bouleversant, les interminables "au revoir", Silver se dirige vers les marches du temple, les petites filles s'éloignent puis l'une d'elles revient avec urgence lui dire une dernière fois "au revoir". Silver sait qu'elle vient de saisir ce qu'est encore le Japon. L'arrêt sur image n'a rien de sentimental, au contraire, il insiste sur la reconnaissance de l'artiste envers cette enfant.

La dernière fois que je devais lui rendre visite, à New York, était le 11 septembre 2001. J'arrivais dans la ville au matin, impossible d'aller "downtown", où elle habite, ni de la joindre au téléphone. Des jours d'attente avant de rentrer à Tokyo et de la retrouver sur le net, puis au Japon en 2002 pour l'exposition de Yokohama. En 2003 je recevais *Suicide*.

© Stephen Sarrazin, Tokyo 2003,  
Turbulences vidéo # 44, juillet 2004.